

maxi Basket

AOUT-SEPTEMBRE 1984

MENSUEL N° 22

**LES BEUGNOT
DUB' EN NBA ?
SPECIAL J.O.**

M 3213 - 22 - 16 F



FRANCE 16,00 F / BELGIQUE 130 FB / LUXEMBOURG 122 FL / SUISSE 6 FS / SENEGAL 1050 F CFA



Pom, pom, pom... Pom, pom, pom... Forum d'Inglewood. 10 août. 22 h. Dix sept mille Américains debouts, figés, entament le « Star-Spangled Banner », l'hymne national. On hisse le drapeau étoilé sur le mât central. Sur la plus haute marche du podium, douze kids, sept noirs et cinq blancs, sont à la recherche de leur respiration. Les Etats-Unis viennent d'enlever la médaille d'or du basket-ball.

Séquence de fiction bien sûr, mais qui a toutes les chances de devenir réalité au soir de ce 10 août. Comment imaginer en effet que les Etats-Unis ne soient pas champion olympique ? On l'a dit, et on vous le re-dit dans ce numéro, ils ont toutes les données en mains ces Américains.

Un échec de la bande à Bobby Knight serait ressenti comme un cinglant camouflet par tout un peuple. Mais, les Italiens, les Espagnols, les Canadiens et les Brésiliens, les principaux postulants au podium, en ont-ils seulement rêvé dans leurs songes les plus fous ? Ceux-là savent qu'ils s'entrebattraient pour l'argent. Seuls les Soviétiques avaient, éventuellement, la force de frappe nécessaire pour rivaliser avec la puissance numéro un mondial du basket-ball. L'URSS, on le sait, n'ira pas à Los Angeles, laissant le champ libre à toutes les supputations.

L'équipe de France, elle, sera de la fête olympique. Après une absence interminable de vingt-quatre ans. Pour y faire de la figuration, comme l'estiment nombre d'observateurs étrangers pas impressionnés du tout par la production des tricolores au Tournoi Pré-Olympique ? Pour une place en quarts de finale, comme on l'espère ici ? C'est encore une fois la réputation du basket français qui est en jeu.

IL ETAIT UNE FOIS A INGLEWOOD...

Le palmarès

- 1936 - Berlin**
1. USA
2. Canada
3. Mexique
France éliminée au 1^{er} tour.
- 1948 - Londres**
1. USA
2. France
3. Brésil
- 1952 - Helsinki**
1. USA
2. URSS
3. Uruguay
8. France
- 1956 - Melbourne**
1. USA
2. URSS
3. Uruguay
4. France
- 1960 - Rome**
1. USA
2. URSS
3. Brésil
10. France
- 1964 - Tokyo**
1. USA
2. URSS
3. Brésil
France non qualifiée.
- 1968 - Mexico**
1. USA
2. Yougoslavie
3. URSS
France non qualifiée.
- 1972 - Munich**
1. URSS
2. USA
3. Cuba
France non qualifiée.
- 1976 - Montréal**
1. USA
2. Yougoslavie
3. URSS
France non qualifiée.
- 1980 - Moscou**
1. Yougoslavie
2. Italie
3. URSS
France non qualifiée.

Les poules préliminaires

- Groupe A**
Yougoslavie, Italie, Brésil, Australie, R.F.A., Egypte.
- Groupe B**
USA, Espagne, Canada, France, Uruguay, Chine.

Le programme

- 29 juillet au 4 août** : Tour préliminaire (mini-championnat à l'intérieur des deux poules).
- 5 août** : Tour de classification (9^e à 12^e place).
- 6 août** : Quarts de finale.
- 8 août** : Tour de classification (5^e à 8^e place) ; Demi-finales.
- 9 août** : Finales pour la 3^e, la 9^e et la 11^e places.
- 10 août** : Finales pour la 1^{re}, la 5^e et la 7^e places.



L'IMPORTANT EST DE PARTICIPER ?

« La plus grosse déception de ce Tournoi Pré-Olympique, c'est la France. Aucune discipline, une défense à en pleurer comme on ne peut plus en faire en 1984. Hors du cadre favorable de Bercy et de ses paniers « avalé-tout », je ne prévois guère un Tournoi Olympique brillant pour les français. »

A l'issue du match contre Israël et de la qualification pour Los Angeles, le public et la presse française dans son ensemble ont applaudi des deux mains la performance de Jean Luent et de ses douze garçons. Pensez ! Cela faisait 24 ans que l'équipe de France n'avait pas été conviée à dribbler à l'ombre du drapeau à cinq anneaux. L'accent avait été mis sur le jeu offensif pétillant des tricolores. Certes la déroute face aux Espagnols avait soulevé quelques critiques, la défense étant apparue bien perméable, mais personne n'avait tiré à boulets rouges sur la sélection. On avait laissé Luent et ses joueurs savourer tranquillement leur qualification. Ceux-ci avaient du reste mis cette bavure sur le compte d'une décompression après une période de haute tension. Et de laisser entendre que dans d'autres circonstances, cela ne se serait pas passé comme ça.

A l'étranger, la qualification de la France était attendue. Le fait de jouer à domicile

était considéré comme un avantage déterminant. Mais pour beaucoup d'observateurs internationaux, donc neutres, il n'y a pas eu la manière. Le commentaire de Lolo Sainz, reproduit ci-dessus dans toute sa sécheresse, résume le sentiment de la plupart des Espagnols présents à Bercy. Les envoyés spéciaux du mensuel spécialisé ibérique « Nuevo Basket » n'y sont pas allés non plus avec le dos de la cuiller, écrivant en substance : « ... En réalité la déroute devant la Grèce montre les limites de la France et le peu d'espérances qu'elle peut avoir pour Los Angeles. Et il n'est pas évident que l'unité du groupe se maintiendra aux Jeux dans le cas d'une cascade de raclées. »

Défense de ne pas défendre

Surpris, agacés, vexés, par ces propos acides, les français ? Pas vraiment. « Nous avons conscience que notre défense n'était pas bonne, mais c'était une défense pour se qualifier pour les Jeux, et on est qualifié. Maintenant, il faut la revoir pour les Jeux » répond Jean Luent. « On a peut-être sures-

timé l'équipe de France avant ce TPO. Nous avons encore beaucoup de progrès à faire. Mais pour rivaliser avec l'Espagne, il nous faudrait un Martin et un Romay. C'est depuis qu'ils ont ces deux joueurs-là que les Espagnols ont une classe supérieure. Par contre, en ce qui concerne l'unité du groupe à Los Angeles, rien à craindre. Nous nous attendons à subir des défaites... » dit pour sa part Jean-Michel Sénégat.

La défense, ce fut le mot d'ordre durant le mois de préparation de ce Tournoi Olympique. « Jusqu'à présent nous n'avons fait que de la stratégie car nous n'avons pas de fondamentaux. Ce qui me rassure, c'est que dès la première séance les gars ont pigé ce que je voulais qu'ils fassent désormais. » Par stratégie, Luent entend une défense adaptée à l'adversaire, une défense qui peut être efficace comme cette « press » face à la RFA, mais une défense de fortune, une défense Système D pour parer au plus pressé, qui n'est pas bâtie sur du solide, du durable. « Pour cela, il faut que tous les entraîneurs de clubs y mettent du leur. Je suis optimiste pour l'équipe de France. En une année, elle peut gommer son retard. » Mais, en un mois, aura-t-elle colmaté suffisamment de brèches ?

C'est à souhaiter car à Los Angeles pour jouer un rôle intéressant, il sera interdit de ne pas défendre.

Que vaut l'Uruguay ?

A Jouy-en-Josas, Luent avait convoqué les 12 du TPO plus deux remplaçants, Cazalon et Garnier, prêts pour palier une défection de dernière minute. Freddy Hufnagel, toujours en délicatesse avec sa clavicule, avait du renoncer définitivement au voyage en Californie. La préparation de l'équipe de France s'est faite davantage par la multiplicité des entraînements, parfois avec des sparring-partners, que grâce à des matches contre des sélections étrangères. Une méthode d'entraînement bonne par aux circonstances, le tournoi prévu aux Pays-Bas ayant été annulé, tout comme la venue un instant envisagée des Cubains à Orléans. Les tricolores se contentèrent du seul tournoi de Trévis avant de s'envoler pour les Etats-Unis. Un programme sans communes mesures avec celui des italiens qui ont effectué une préparation poussée avec



Volontaire, bondissant, smasheur, le Georges Vestris que l'on souhaite voir aux J.O.

un stage en altitude, d'autres au niveau de la mer, et surtout des tournois très relevés. « *Un mois de préparation, c'est suffisant, je crois* » dit Sénégale, le porte-parole des joueurs. « *Pour le championnat d'Europe, on avait fait deux mois. Tout le monde avait trouvé cela trop long. Nous avions besoin de vacances. Il fallait les prendre avant les Jeux car trois jours après notre retour de Los Angeles, nous reprendrons le chemin de l'entraînement. Il ne faut pas oublier que les basketteurs français vivent grâce aux clubs* »

Lorsque Jean Luent a eu connaissance de la répartition des 12 équipes dans les deux poules préliminaires, il a cru que le ciel lui tombait sur la tête. « *Nous sommes dans le groupe le plus difficile...* » disait-il. Les USA, l'Espagne, le Canada, c'est vrai, ce n'est pas coton. Mais jouer l'Italie, la Yougoslavie, le Brésil et l'Australie, ça n'aurait pas été non plus de tout repos. Alors... En fait, la clé du problème, c'est l'Uruguay. Une équipe enrobée d'un épais mystère que la France n'a pas affrontée depuis le championnat du Monde de 1963 ! C'est à la surprise générale qu'elle s'est qualifiée à Sao-Paulo. On voyait plutôt Panama ou Porto-Rico. Sans trop s'avancer, on peut écrire que c'est face aux Uruguayens que les tricolores joueront leur place en quarts de finale. Victorieux, ils n'auraient probablement plus qu'à vaincre la Chine pour se retrouver parmi les huit élus. Uruguay et Chine, ce seront d'ailleurs les deux premiers adversaires de la France. Un bon programme dans la mesure où les nôtres peuvent se donner à fond durant 80 minutes. Après, il y a risque de surchauffe. Mais un succès sur les sud-américains gonflerait le moral des troupes, et l'esprit libéré, on ne sait jamais contre le Canada et l'Espagne...

Quant au match contre les Etats-Unis, évoquez-le avec les tricolores, et vous verrez un éclair de plaisir passer dans leurs yeux. Ce sera le grand frisson de ces Jeux. Comme l'issue de la rencontre ne fait aucun doute, Luent en fera certainement profiter tout le monde. Il restera à limiter la casse.

Pour le standing

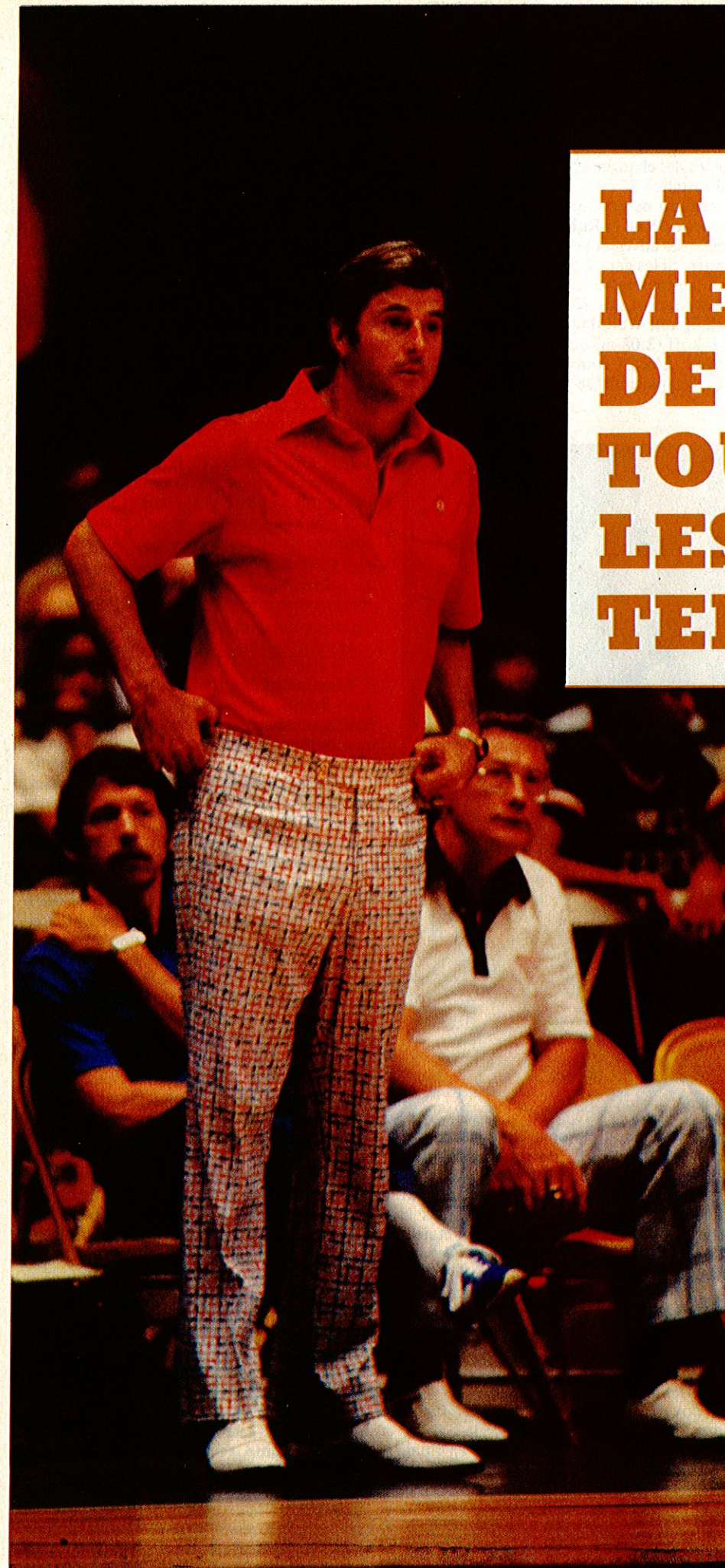
« *L'important est de participer* », vous connaissez la formule. Soyons réalistes, elle s'adapte parfaitement à l'équipe de France. Officiellement, celle-ci vise la 5^e place de son groupe préliminaire. Comme cela, pas de risque de désenchantement. Mais chacun espère que l'aventure se poursuivra jusqu'au quarts de finale. Les clubs français ont démontré lors de ces trois dernières saisons qu'ils pouvaient parler les yeux dans les yeux avec Italiens, Espagnols et Yougoslaves. Au niveau de l'équipe nationale, tout reste à prouver. Les JO sont pour elle l'occasion de se revaloriser auprès des grandes puissances étrangères. Pour à la fois craindre et espérer, il faut avoir bien en tête les caractéristiques originales et contradictoires de notre sélection :

1/ Son fond de jeu est encore précaire, sa défense trop laxiste. La rigueur n'est pas son fort, et elle supporte mal les matches à répétition. Ses manques dans les fondamentaux pourront faire sourire le public américain.

2/ Elle a suffisamment de ressources pour piéger des équipes plus fortes qu'elle. Les prouesses techniques et physiques de certains de ses joueurs peuvent aussi éveiller l'intérêt de ce même public américain blasé mais connaisseur. □ P.L.

La sélection US

LA MEILLEURE DE TOUS LES TEMPS ?



Bobby Knight

Imaginez donc un sport où les meilleurs athlètes sont toujours absents des compétitions internationales et dont l'équipe qui est championne olympique (la Yougoslavie) ou championne du monde (l'URSS) se prendrait une bonne « raclée » par des inconnus du grand public européen.

Le basket présente cette particularité. Il est le SEUL sport où titres et médailles sont distribués à des joueurs de second plan, le SEUL sport dominé par une nation à distance, puisqu'il n'y a jamais eu de confrontation directe entre meilleurs « faux » amateurs et meilleurs « vrais » professionnels. Les passionnés se sont donc habitués à voir les équipes européennes affronter des équipes folkloriques (sélection des usines Caterpillar, championne du monde en 58 !!) ou un groupe de gamins surdoués (équipe olympique US de 72 avec une moyenne d'âge de 20 ans 1/2).

Imaginez encore une sélection qui porterait le nom d'« Equipe de France » formée d'Ostrowski, Garnier, Ruiz, Demory, Hersin, Collet (les 6 meilleurs espoirs à égalité d'âge avec les américains) plus Gadou, Verschueren, Laperche, Servolle, Ellinger et Jaquet (à égalité de référence avec le reste de la sélection US) et qui serait opposée aux Italiens, Yougoslaves et Espagnols... aïe, aïe, aïe !

C'est à peu de choses près ce qui se passe aux Etats-Unis. Il est tout de même assez révélateur qu'une nation se permette de remporter 8 Jeux Olympiques sur 9 participations en envoyant seulement une équipe d'espoirs et jamais la meilleure possible.

Si cette année, et sans l'immense hypocrisie du sport moderne (amateurisme marron aux J.O.) les Américains avaient délégué leurs

meilleurs joueurs, il est évident que pas un de ceux qui seront présents à Los Angeles n'avait une chance de gagner leur place. Avec Jabbar, Malone, Bird, Magic et les autres, l'affaire était réglée d'avance.

Les 7 meilleurs joueurs sont là

« The Goal is the Gold » a titré l'hebdo américain « Basketball Weekly ». Oui, le but c'est bien l'or pour Bobby Knight et ses boys. L'or qui ne leur a échappé qu'une fois, en 72 à Munich, à la suite d'une finale controversée face à l'URSS.

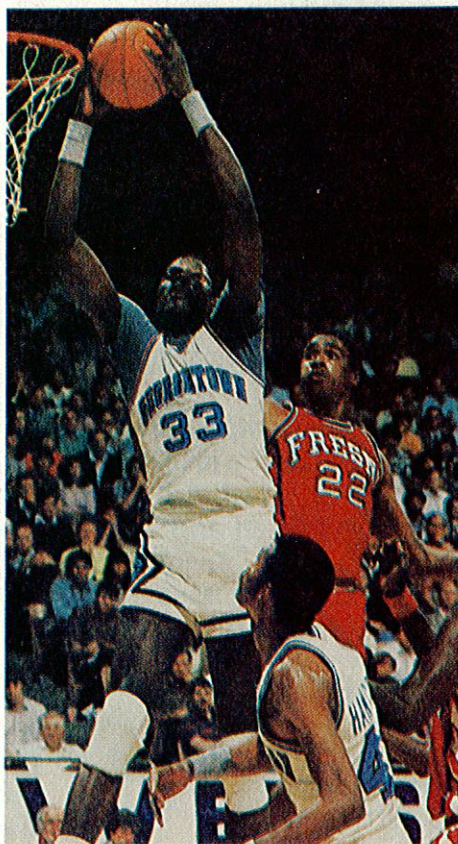
La décision du comité olympique de sélection de nommer Bobby Knight comme entraîneur de l'équipe US, illustre bien la volonté des responsables américains : prouver à la face du monde que malgré les progrès des Européens, ils restent les maîtres incontestés du basket-ball.

Que vaut exactement cette équipe des USA 84 par rapport à ses devancières ? Au niveau individuel, les joueurs qui la composent sont apparemment de la même veine que ceux de la fameuse équipe de 60 et nettement plus renommés que ceux de 64 (Tokyo), 76 (Montréal) et surtout 72 (Munich) et 68 (Mexico). Il suffit pour cela de comparer la composition de ces équipes avec les listes des meilleurs joueurs de l'année. A la fin de chaque saison, journalistes et coaches élisent les équipes « All America ». Celles constituées par UPI et AP (deux agences de presse) et la NABC (associations de coaches) font figure de référence. Trois équipes « All America » de cinq joueurs sont formées par chaque organisme : une équipe « un », une équipe « deux » et une équipe « trois ». La mise en parallèle de ces 3 élections détermine ce qu'on appelle le « Consensus All America ». En voici la composition pour la saison écoulée. Equipe « un » : Sam Perkins (North Carolina) et Wayman Tisdale (Oklahoma) aux ailes, Michel Jordan (North Carolina) et Chris Mullin (St-John's) à l'arrière et Pat Ewing (Georgetown) et Akeem Olajuwon (Houston) ex-aequo au pivot. Equipe « deux » : Michael Cage (San Diego State) et Devin Durrant (Brigham Young) aux ailes Keith Lee (Memphis State) au pivot et Leon Wood (Fullerton State) et Alvin Robertson (Arkansas) à l'arrière. Equipe « trois » : Lorenzo Charles (North Carolina State) et Sam Bowie (Kentucky) aux ailes, Melvin Turpin (Kentucky) au pivot et Michael Young (Houston) et Mark Price (Georgia Tech) à l'arrière.

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire du basket, les 7 meilleurs universitaires de l'année (en tenant compte du fait qu'Olajuwon est nigérian et que les deux seuls véritables meneurs sont dans l'équipe « deux ») ont été réunis sous le même maillot. Sachez par exemple qu'à Cali, lors des derniers championnats du monde, l'équipe des USA qui s'est inclinée de 2 points en finale contre l'URSS, ne présentait qu'un seul des 15 meilleurs joueurs de l'année, John Paxson, aujourd'hui pro aux San Antonio Spurs ! C'est dire la valeur potentielle de cette équipe et l'intérêt que représentant les J.O. aux yeux des Américains.

Les 7 meilleurs, c'est mieux que la fameuse équipe des J.O. de Rome en 60 (7 des 10 meilleurs), qui archi-domina la compétition d'alors en distançant ses adversaires par

un écart oscillant entre 24 points (l'URSS) et 62 points (la Yougoslavie). Les Américains s'imposant en moyenne par 43 points d'écart en 8 matches ! Elle avait de quoi plaire cette équipe. A l'arrière, deux joyaux, deux futurs monstres sacrés du basket pro : Jerry West (1.90 m) le blanc et Oscar Robertson (1.96 m) le noir. Aucune défense ne put contenir les dribbles, les changements de rythme et les tirs à mi-distance de cette doublette de légende. Le scénario ne varia pas d'un pouce à chaque sortie. West et Robertson transperçaient les défenses adverses pendant les 10 premières minutes. Si les gars d'en face refusaient trop vite à la moulINETTE, les ballons atterissaient alors sur Jerry Lucas (2.03 m), Terry Dischinger (2.02 m), Walt Bellamy (2.10 m) ou Darrell Inhoff (2.08 m) qui se chargeaient de la besogne. L'écart était assuré à la mi-temps et les remplaçants se mettaient en jambes



Pat Ewing

ensuite pour terminer sous les applaudissements des titulaires ! Contre l'URSS, West et Robertson qui comptaient 3 fautes chacun au bout de dix minutes furent rappelés sur le banc. Les remplaçants n'avaient pas la même pointure et les soviétiques n'étaient qu'à 10 points à la mi-temps. Pete Newell, le coach, vint s'entretenir alors avec West et Robertson : « Je leur ai juste demandé de me donner 5 ou 6 minutes de bon basket et après ce serait OK pour nous. Résultat, on leur a passé 25 à 1 en 5 minutes et honnêtement ce sont les meilleures 5 minutes de basket que je n'ai jamais vu de ma vie »...

A Tokyo en 64, la sélection avait encore bonne allure avec 4 superstars de la NCAA. Si elle ne connut aucun problème en finale contre l'URSS (victoire de 14 points), elle frisa la défaite dans le match qui l'opposait à la Yougoslavie. Le meilleur joueur de cette équipe et le plus jeune, est aujourd'hui sénateur de l'état de New York, après une carrière bien remplie en NBA. Bill Bradley se

rappelle : « Il restait 2 minutes à jouer et on ne menait que de 2 points. A ce moment-là, j'étais sur le banc et Hank Iba, notre coach, est venu me voir et m'a demandé d'essayer de faire quelque chose. J'ai réussi 3 paniers de suite et nous avons gagné de 8 points ». Mais mise à part cette fin de match délicate, la sélection US opéra en roue libre : 9 matches, 9 victoires, par un écart de 33 points en moyenne !

Un groupe de jeunes joueurs complètement inconnus s'empara de la médaille d'or en 68 à Mexico. Lew Alcindor (futur Jabbar), Elvin Hayes et tous les autres « All American » déclinaient la sélection pour différentes raisons. Mais la richesse du basket américain est telle que trois de ces illustres anonymes se firent un nom au Mexique, puis dans le basket pro deux ou trois ans plus tard : Spencer Haywood (19 ans à l'époque), JoJo White (20 ans) et Charlie Scott (20 ans) Score parfait encore pour les américains : 9 matches, 9 victoires et 56 consécutivement (!) en 7 Jeux Olympiques. Et là encore, quelques « cartons » comme ces 35 points infligés aux Espagnols, ces 39 aux Italiens et 15 en finale face à la Yougoslavie. Soit en 9 matches, une confortable avance encore : 26 points de moyenne.

Munich

Même situation à Munich en 72 avant les trois coups. Les meilleurs de l'année, Bill Walton et Henry Bibby de l'UCLA, Jim Chones ou encore Bob McAdoo refusèrent la sélection. Après Jabbar en 68, le meilleur joueur universitaire américain, Bill Walton, boudait le maillot national. Hasard ? Pas si sûr, car les conceptions techniques du « vieux » Hank Iba, qui restait le patron de la sélection, ne plaisaient pas à beaucoup. Discipline, rigueur, défense. « Nous avons tout notre temps pour shooter, prenons-le » répétait Iba. Résultat : une défense en béton-armé, un mur, mais une attaque où les jeunes américains jouaient contre-nature. Pourtant, tout allait bien jusque là : 7 victoires en poule de qualification (33 points d'écart en moyenne), une autre, la 64^e consécutive, en demi-finale contre l'Italie par 68-38 (un score de minimis). Et le couac : la finale historique perdue face à l'URSS (51-50), qui est restée plus de dix ans après en travers de la gorge des américains et dont la régularité des 3 dernières secondes de jeu fut longtemps contestée.

Afin d'éviter une nouvelle désillusion, le comité olympique américain changea son fusil d'épaule en 76. L'équipe de Munich était jeune, trop jeune, 20 ans de moyenne d'âge. La rigueur d'Hank Iba avait empêché tout le talent de ces adolescents de s'exprimer. Car du talent, ils en avaient les sélectionnés de 72 entre Doug Collins, Tom McMillen, Bobby Jones ou Jim Brewer. A la place d'Iba, ce fut Dean Smith, un des 3 ou 4 grands coaches du pays, qui fut désigné. Il emmena avec lui 4 de ses protégés de North Carolina (Walter Davis, Phil Ford, Mitch Kupchak et Tom LaGarde) et quelques valeurs sûres de la NCAA comme Adrian Dantley, Scott May, Phil Hubbard et Kenny Carr, mais une nouvelle fois, seulement 3 des 10 meilleurs joueurs de l'année (Dantley, Ford et May). La cascade de forfaits parmi les « All America » et le manque de puissance au pivot engendra le doute chez les Américains.

« Cette fois, nous ne pouvons viser qu'une médaille derrière russes et yougoslaves » dira Bill Russell, ex-vedette des J.O. de 56 et des Boston Celtics. Il se trompait le grand (2.13 m) Bill, comme toute l'opinion américaine. Bien préparés, en étant opposés à des équipes pros notamment les Nets et les Sixers, motivés, appliqués, les joueurs de Dean Smith survolèrent les débats. L'Italie fut reléguée à 20 points, la Yougoslavie à 19, le Canada à 18 en demi-finale et la Yougoslavie encore, à 21 en finale.

Qui peut battre les USA ?

Absents des J.O. de Moscou de 80 pour cause de boycott (chacun son tour), les Américains présentent donc un palmarès pour le moins impressionnant depuis les débuts du basket aux Jeux Olympiques : 70 victoires pour 1 défaite !

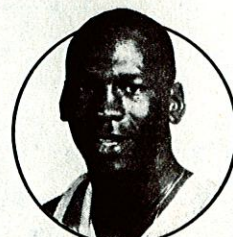
La sélection mise sur pied par Bobby Knight tentera de n'inscrire des chiffres que dans la case crédit. Elle partira favorite encore et ce même si le basket européen a progressé depuis 76. Elle partira favorite pour trois raisons majeures : 1) L'URSS ne sera pas là et les Américains voient ainsi disparaître la seule équipe qui semblait pouvoir les gêner, 2) Les résultats des matches de préparation ont été pour le moins satisfaisants, preuve que Knight a su faire rapidement une équipe de cet amalgame de 12 joueurs et 3) Elle jouera à Los Angeles.

L'URSS absente, qui peut battre les USA ? L'Italie ? Sandro Gamba ne se fait pas trop d'illusions, lui dont la Squadra Azzura s'est inclinée au moins de novembre face à l'université d'Indiana, celle de Bobby Knight et Steve Alford. La force de l'Italie, c'est sa défense et la densité musculaire de ses joueurs. Dans ces deux domaines, les américains sont supérieurs. L'Espagne ? Antonio Diaz-Miguel ne l'envisage même pas. La Yougoslavie ? Les belles années sont passées et il faudrait un miracle. Le Brésil ? Une équipe plus faible représentant les Etats-Unis avec 5 des 12 sélectionnés d'aujourd'hui les a battus en finale des Jeux Panaméricains l'an passé. Alors, qui ?

Non, vraiment, un échec des américains constituerait une énorme surprise. La manière avec laquelle la sélection de Bobby Knight a mis au pas des équipes formées de stars de la NBA laisse songeur. Car, même si Magic Johnson, Kevin McHale, Isiah Thomas ou Dan Roundfield n'ont pas l'habitude de dribbler ensemble et jouaient le rôle de sparring-partners, personne ne s'attendait à ce que les universitaires donnent la leçon. Cette sélection compte dans ses rangs au moins trois futures grandes vedettes du basket pro : Pat Ewing (21 ans), qui a encore une année NCAA à accomplir, Michael Jordan (21 ans) qui jouera l'an prochain avec les Chicago Bulls et Wayman Tisdale (20 ans), qui n'est encore que sophomore. 5 autres joueurs seront en NBA à la rentrée : Sam Perkins (Dallas), Alvin Robertson (San Antonio), Leon Wood (Phila), Jeff Turner (New Jersey) et Vern Fleming (Indiana). Les autres ? Tous des futurs pros. Steve Alford, meilleur freshman de l'année, attendra 1987, mais l'an prochain, Chris Mullin, Joe Kleine et Jon Koncak quitteront eux-aussi les rangs « amateurs ». Et si cette équipe là ne remporte pas la médaille d'or, c'est que vraiment quelque chose a changé dans le monde du basket. □



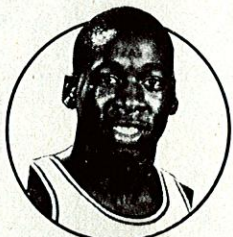
Steve Alford
1.83 m-74 kg-19 ans
Indiana-Frosh
Elu meilleur frosh de l'année. Stats : 15.6 pts et 59.9 % aux tirs. Meneur-shooteur-dribbleur formé par Bobby Knight depuis 8 ans. Troisième meneur de la sélection après Robertson et Wood.



Michael Jordan
1.97 m-90 kg-21 ans
North Carolina-Chicago Bulls
Second arrière-smasher. Le n°1 universitaire de l'année. Le nouveau Doctor J. ? Sait tout faire : attaquer et défendre. Champion de billard. 19.4 pts de moyenne.



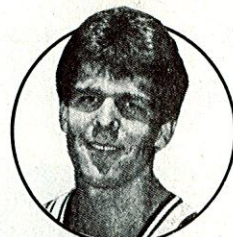
Chris Mullin
1.97 m-95 kg-21 ans
St-John's-Junior
Le meilleur shooteur de la sélection. 22.9 pts et 57 % aux tirs. Joue juste et commet très peu d'erreurs. Capable de faire sauter toutes les formes de zones. Arrière-ailier.



Wayman Tisdale
2.06 m-117 kg-20 ans
Oklahoma-Soph
Une place dans le cinq de départ lui est réservée. Attention : il dribble de la main droite et shoot avec la gauche. Super-attaquant, défenseur moyen. Ses stats : 27 pts et 11.7 rbs. Ailier-intérieur.



Pat Ewing
2.13 m-112 kg-21 ans
Georgetown-Junior
Un véritable gardien de buts sous les panneaux. Très rapide pour sa taille. Physique, tonique, agressif. Le meilleur pivot universitaire avec Olajuwon. 16.4 pts, 10.1 rbs et 66 % aux tirs.



Joe Kleine
2.11 m-122 kg-22 ans
Arkansas-Junior
Coéquipier de Robertson. Un démenageur, physique, besogneux et combatif. Le remplaçant parfait d'Ewing. 18.2 pts de moyenne, la révélation de l'année.



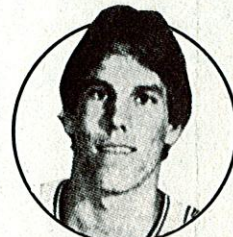
Sam Perkins
2.05 m-106 kg-23 ans
North Carolina-Dallas Mavericks
Un ailier-intérieur-shooteur-rebondeur. Gaucher, toujours très cool. Ses stats : 17.6 pts et 9.6 rbs. Son point fort : la défense.



Jeff Turner
2.05 m-103 kg-22 ans
Vanderbilt-New Jersey Nets
Le futur équipier de Dub ? Le parfait « role-player ». Défenseur, solide, intelligence de jeu, bon passeur. A la fois, le basketteur le moins doué et l'étudiant le plus brillant du lot. Ailier-intérieur. 16.8 pts de moyenne.



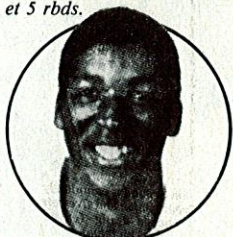
Vern Fleming
1.95 m-83 kg-22 ans
Georgia-Indiana Pacers
Second arrière-shooteur-défenseur. Le n°3 après Jordan et Mullin. Son agressivité et son sens de l'anticipation seront utilisés sur les zones press. 19.8 pts de moyenne.



Jon Koncak
2.13 m-113 kg-21 ans
Southern Methodist-Junior
Le 3^e pivot de la sélection. Inconnu lui-aussi l'an passé du grand public américain. Copie conforme de Kleine en un peu moins puissant. Ses stats : 15.5 pts, 11.7 rbs et 62 % aux tirs.



Alvin Robertson
1.91 m-87 kg-22 ans
Arkansas-San Antonio Spurs
Le n°1 en défense du pays. « Joue comme un chien privé de nourriture pendant une semaine » d'après son coach. Meneur-rebondeur-défenseur-smasher. Ses stats : 15.5 pts et 5 rbs.



Leon Wood
1.90 m-86 kg-22 ans
Fullerton State-Philadelphia Sixers
Super-dribbleur, le roi du un-contre-un, meneur-shooteur. Ses stats : 24 pts et 6.3 pd. Jouera à parité avec Robertson.

OBJECTIF PODIUM

Massimo ZIGHETTI

Au soir même de la finale de la coupe d'Italie, remportée par Granarolo Bologne sur Indesit Caserta (qui participera à la Coupe des Coupes de sa Squadra), Gamba, le coach national, a convoqué 18 joueurs, dont peu d'entre-eux sont assurés d'une place de titulaire. Quels ont donc été ses critères de sélection ? « J'ai tout simplement retenu les 18 joueurs qui se sont mis en évidence au cours du championnat. Chacun a sa chance. Et je ne donnerai la sélection définitive que lorsque la préparation sera pratiquement terminée ».

Binelli

Tout à fait logiquement, l'équipe la mieux représentée est celle de Granarolo Bologne, championne d'Italie. Les bolognais ont cinq hommes au sein de la sélection. Ce sont : le meneur Brunamonti, l'arrière Fantin, les

ailiers Bonamico et Villalta et le pivot Binelli. Au sujet de ce dernier, Sandro Gamba a administré la preuve de sa forte personnalité, en sachant très bien que le fait de convoquer un joueur qui n'a opéré que 6 minutes par match lui attirerait la critique. Augusto « Gus » Binelli, pivot de 19 ans et 2.13 m, qui a passé un an à la Lutheran High School de New-York, est certainement le « bambino » le plus doué du basket italien sous les panneaux. A Bologne, il a évolué cette année dans l'ombre du puissant américain Elvis Rolle. Ainsi, durant les 3 matches de la finale contre Simac Milan, Binelli n'a posé les pieds sur le parquet que pour quelques secondes ! Mais alors, pourquoi donc Gamba a-t-il fait appel à lui ? « Binelli mesure 2.13 m. Il possède un énorme potentiel. C'est déjà une bonne raison. D'autre part, à l'entraînement, j'ai besoin d'un homme de son gabarit, qui lorsqu'il écarte les bras occupe une bonne partie de la raquette et fait « suer » les

autres ». Binelli ne sera peut-être pas du voyage de Los Angeles, mais il sera sûrement le pivot titulaire de l'équipe nationale après 1985.

Costa out

C'est justement au niveau de ses joueurs intérieurs que Sandro Gamba se fait du souci. Seuls deux hommes sont partants sûrs pour Los Angeles : les expérimentés Dino Meneghin et Renzo Vecchiato. Le troisième larron pourrait bien être Walter Magnifico, qui malgré ses 2,09 m sera sans doute utilisé en power-forward. Reste donc à retenir un 3^e pivot. Jusqu'ici c'est Ario Costa (2,11 m) qui tenait le bon bout. Blessé à un pied en début de saison, il a préféré abandonner son équipe en cours de championnat pour se faire opérer. Mais sa rééducation a été beaucoup plus longue que prévu et le jeune pivot du Simmenthal Brescia a du déclarer forfait. Marco Ricci, appelé en tant que remplaçant, a désormais toutes les chances de faire partie des 12 sélectionnés.

A ce propos, quelques joueurs ont déjà pratiquement en poche leur billet pour L.A. En dehors de Meneghin et Vecchiato, il nous étonnerait que Sandro Gamba se passe des services de Marzorati, Brunamonti et Cagliaris à l'arrière et de Riva, Villalta et Bonamico en joueurs extérieurs. Ce sont eux qui ont constitué l'ossature de l'équipe italienne championne d'Europe à Nantes l'an passé. Reste deux points précis : la quasi-obligation désormais de sélectionner Magnifico, du fait du forfait de Costa et pour apporter encore un peu plus de puissance à l'ensemble et l'impossibilité d'ignorer les qualités du « cheval fou » Roberto Premier, mi-arrière, mi-ailier et aux pénétrations incisives.

Ambitions

La Squadra Azzura va à Los Angeles avec des ambitions raisonnables. Elle aura à cœur de défendre sa médaille d'argent acquise à Moscou voilà 4 ans et sa médaille d'or du dernier championnat d'Europe. En deux mots donc, confirmer sa place de leader du basket européen en tenant compte de l'absence de l'URSS et parvenir ainsi à grimper sur le podium.

La première sortie de l'équipe nationale a pourtant été tout juste satisfaisante au tournoi de Chieti. Après avoir assez facilement pris la mesure de la Yougoslavie (bien décevante, mais qui reste la bête noire des italiens), les hommes de Gamba ont du batailler ferme pour éviter la désillusion face à l'Espagne, pourtant privée de 4 de ses titulaires blessés (Martin, Corbalan, Lopez-Iturrigaga et Arcega). Ce n'est qu'après prolongation (98-93), que les azurri se sont imposés. Le dernier jour, les soviétiques confirmant logiquement leur supériorité actuelle (99-87).

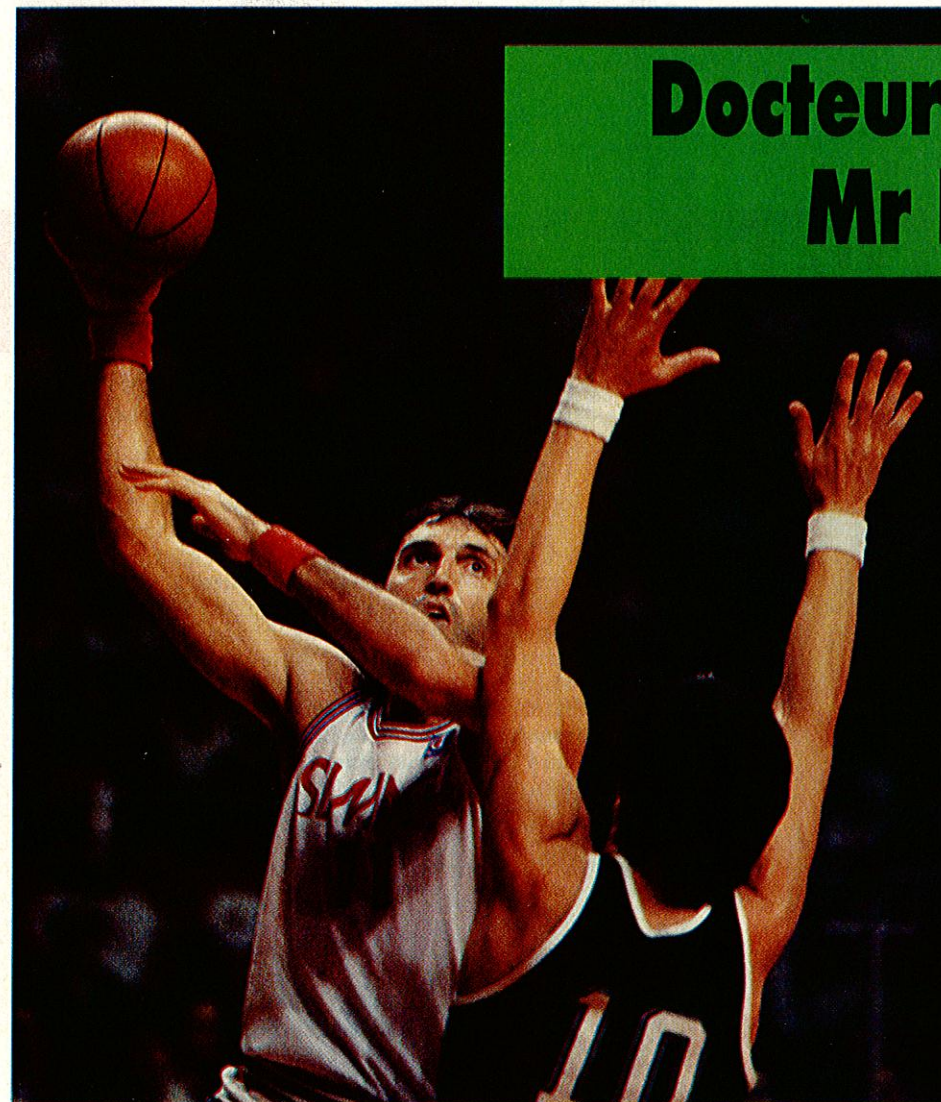
Entamée par ce tournoi de Chieti, la préparation de la sélection s'est poursuivie sans temps-mort jusqu'au Canada. Tout le basket italien espère que sa Squadra confirmera ses titres et ses progrès rapides, même si la médaille d'or semble promise aux américains. A ce sujet, Sandro Gamba cligne de l'œil et fait bien comprendre qu'il aimerait faire aussi bien que son grand ami, Bobby Knight, coach de la sélection olympique US.... □

Sandro Gamba

Dino Meneghin, 2,04 m, 34 ans, Simac Milan, est l'inamovible pivot de l'équipe d'Italie.

Dino Meneghin est un multi-champion d'Italie et d'Europe, médaillé d'or à l'Euro-Basket 83, d'argent aux J.O. de Moscou.

Dino Meneghin est une sorte de Docteur Jekyll et M. Hyde. Charmant à la ville, rugueux et nerveux sur le terrain. Notre correspondant italien Massimo Zighetti l'a rencontré pour nous à Milan.



Docteur Jekyll et Mr Hyde

MAXI-BASKET : Pourquoi as-tu ce comportement sur le terrain alors qu'en dehors, tu es un extraverti, toujours prêt à plaisanter avec tout le monde ?

DINO MENEGHIN : Parce que je prends le basket avec beaucoup de sérieux, et ce depuis mes débuts à l'Ignis de Varese. Je me souviens de mes premiers équipiers, Flaborea, Vittori, Genarri, qui étaient tous des pros ultra-sérieux. Le terrain de basket est mon lieu de travail, je veux faire mon job le mieux possible. Quand je quitte le parquet, je suis un autre homme. Dans la vie, Dino Meneghin sait se divertir.

M.B. : Dans le championnat italien tu arrives à défendre d'une façon très dure, tu concèdes très peu d'espaces à tes adversaires. Penses-tu qu'à Los Angeles tu arriveras à défendre dans le même style ?

D.M. : Je dis ceci : en basket, le règlement est le même pour tout le monde, mais dans

chaque pays les arbitres valorisent le jeu de façon différente. En Italie certaines choses sont permises, en Espagne d'autres, en Yougoslavie et en France d'autres encore. En fait, tout dépend des interprétations subjectives de chaque arbitre. Pour le joueur, l'important est de comprendre la psychologie de l'arbitre, ses méthodes, et de s'y adapter.

M.B. : L'arbitre français Yvan Mainini dit que le basket italien, sur le plan du jeu, n'est pas sur la bonne voie. Qu'en penses-tu ?

D.M. : Le basket américain est pour nous un modèle sur le plan du physique. C'est lui qui amène le progrès. Nous cherchons à le copier. Alors...

M.B. : Quels sont les rapports avec les arbitres ?

D.M. : Hors du terrain, nous sommes des amis. Sur le parquet, c'est différent. Lorsque j'en vois un qui n'est pas à la hauteur, ça me fait enrager. Les arbitres ne sont pas prépa-

rés comme nous les joueurs. Ils ne font pas de stages, ils n'ont pas de structures professionnelles comme ils le devraient. Ils sont à la traîne. On devrait créer une école d'arbitrage, y incorporer d'anciens joueurs, pour que les arbitres deviennent ainsi de vrais pros.

M.B. : Quel est le joueur européen qui t'a fait la meilleure impression ?

D.M. : Je n'ai pas encore joué contre Sabonis, mais ça me plairait bien. Pour l'instant, je dirais l'espagnol Fernando Martin.

M.B. : Quel est le joueur européen que tu estimes le plus ?

D.M. : Sans conteste Juan Antonio Corbalan. Je l'admire comme joueur et comme individu. C'est un garçon très sympa. Un véritable ami.

M.B. : Que penses-tu du basket français ?

D.M. : Cette année avec mon club nous n'avons pas rencontré d'équipes françaises. Je me souviens de la France au dernier championnat d'Europe. A cette époque, la sélection nationale française m'était apparue peu homogène et avec un faible sens du collectif.

M.B. : Que fera l'Italie aux J.O. ?

D.M. : La première place sera inaccessible. Elle est réservée aux U.S.A. J'espère que nous irons en finale.

M.B. : Quel est ton meilleur souvenir de basketteur ?

D.M. : Sans aucun doute le premier titre de champion d'Italie et la première coupe d'Europe remportée avec Varese. Ensuite, le titre remporté avec Milan deux ans de suite. Et aussi la médaille d'argent de Moscou et le titre de champion d'Europe à Nantes.

M.B. : Il y a quelques années, tu as reçu une invitation des New-York Knicks. Qu'en était-il ?

D.M. : C'est vrai, c'était en 1973. Ils m'avaient invité à l'un de leurs camps d'été, mais hélas j'avais été opéré du ménisque vingt jours auparavant et je n'étais pas en état de subir un test. Ensuite Varese m'a offert un contrat de trois ans et j'ai préféré la sécurité financière en Italie plutôt que de demeurer dans l'ombre aux U.S.A. où mon aventure aurait pu s'arrêter rapidement.

M.B. : Combien de temps espères-tu encore jouer ?

D.M. : Difficile à dire. Tout dépend du physique. Avec Milan j'ai encore un contrat d'un an. Ensuite, je verrai...

M.B. : Et après le basket ?

D.M. : En ce moment, je m'occupe d'une société immobilière. Lorsque j'aurai cessé de jouer, je sortirai certainement du milieu du basket de haut niveau. J'aimerais entraîner les bambini du Mini-Basket.

M.B. : Le prochain Meneghin pourrait-il être ton fils Andrea ?

D.M. : Ah ! Ah !... Mon fils à 10 ans et mesure 1,50 m. Pour son âge, il est plutôt grand et baraqué. Il joue à Varese avec le fils de Zanatta, qui est l'un de mes anciens équipiers et le General Manager de Star Varese. □

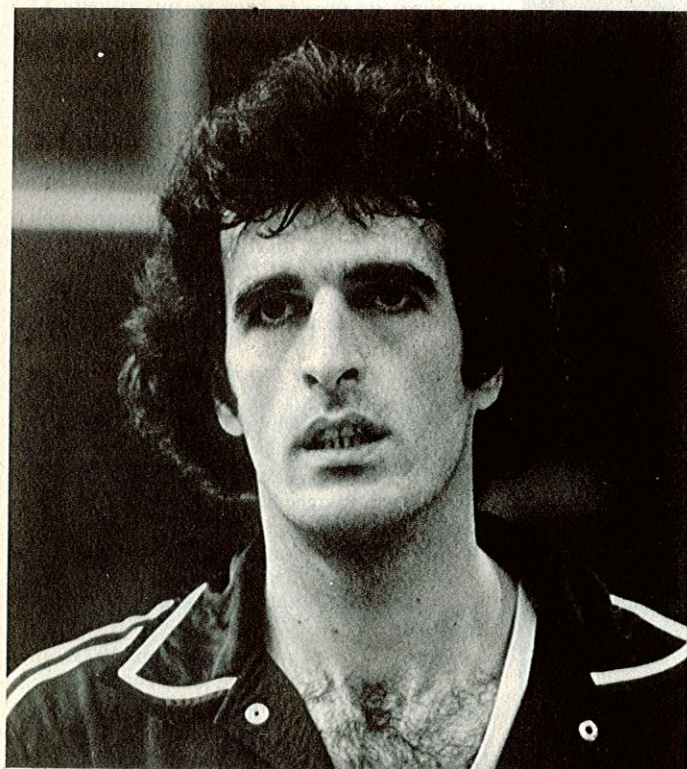
Après la France, les USA et l'Italie, qui ont droit à davantage d'égards, la première pour des raisons sentimentales, les deux autres parce qu'ils font figure de favoris pour la finale, voici une mini-présentation des neuf autres participants à ce Tournoi Olympique.

On peut les classer en trois catégories : 1/ Les postulants au podium (Espagne, Canada, Brésil, Yougoslavie) ; 2/ Ceux qui visent une place en quarts de finale (Australie, RFA, Uruguay) ; 3/ Les deux sans-garde (Chine, Egypte).

AUSTRALIE

Les Australiens sont des adeptes du modèle américain. Lindsay Gaze, le coach, prône la rigueur. Pour déboussoler l'adversaire, il a également l'habitude de demander à son équipe d'évoluer sur un faux-rythme, et de placer trois extérieurs sur le terrain, qui mitraillent à sept mètres, ce qui oblige la défense d'en face à monter. Les deux intérieurs, qui manquent de taille, peuvent ainsi plus facilement se débrouiller. Cette méthode piégea l'Italie (future finaliste) aux JO de Moscou : 77-84. La meilleure performance des Australiens est encore plus récente puisqu'elle remonte au Mondial de 82. A Cali, ils se classèrent 5^e de la poule finale après avoir épinglé auparavant le Brésil et le Canada. Leurs valeurs sûres : Larry Sengstock, un rebondeur d'1,98 m, Phyl Smyth (1,83 m), et Ian Davies (meilleur marqueur à Moscou et à Cali), qui passa 12 ans aux USA avant de faire un séjour éclair (4 matches seulement) à Lausanne en début de saison.

CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LES QUALIFIÉS



Marco A. Leite

BRESIL

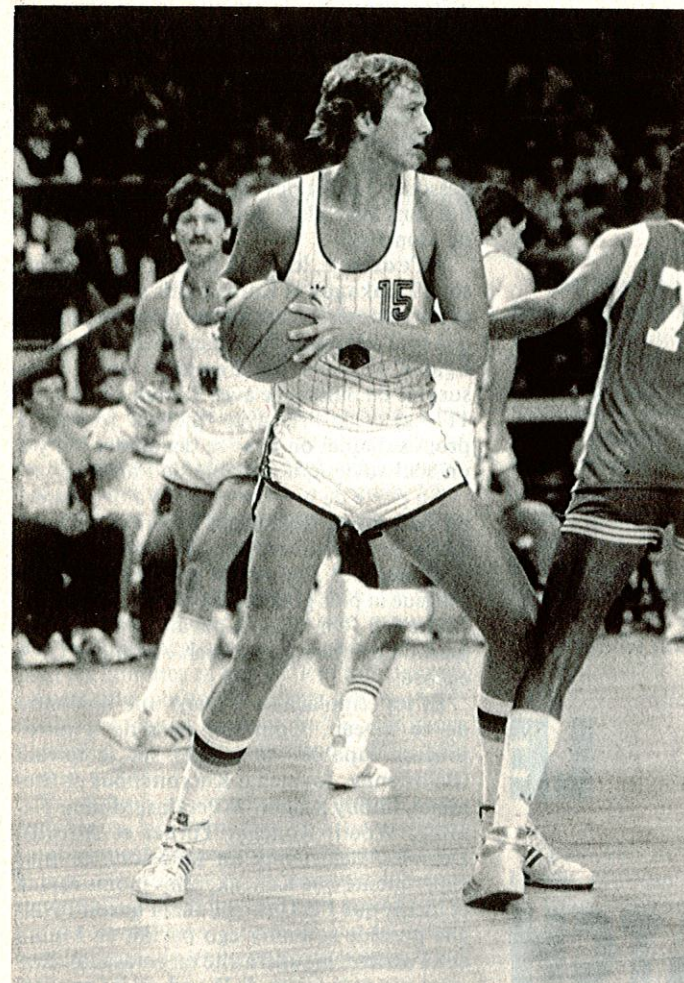
La douche brésilienne, c'est comme la douche écossaise. Les Brésiliens sont des artistes capables des exploits les plus dingues. Lorsque ça tourne rond, lorsque les tirs font mouche, c'est le carnaval, un régal pour les yeux. Mais la rigueur défensive, ça n'existe pas. Et quand la réussite est absente, ça devient pitoyable. Le Brésil ne possède pas un patron capable de calmer le jeu et les esprits. Aussi les Brésiliens peuvent aussi bien battre les Italiens que chuter lamentablement devant les Australiens. Ses têtes d'affiche : Oscar Schmidt, meilleur réalisateur du championnat italien 83-84, un ailier dont le style n'est pas sans rappeler celui de Bob Morse, Marcel De Souza, qui joue avec lui à Caserte, Nilo Guimares, Marco A. Leite dit Marquinho, qui fit lui aussi un séjour en Italie il y a trois ans, à Bologne.

CANADA

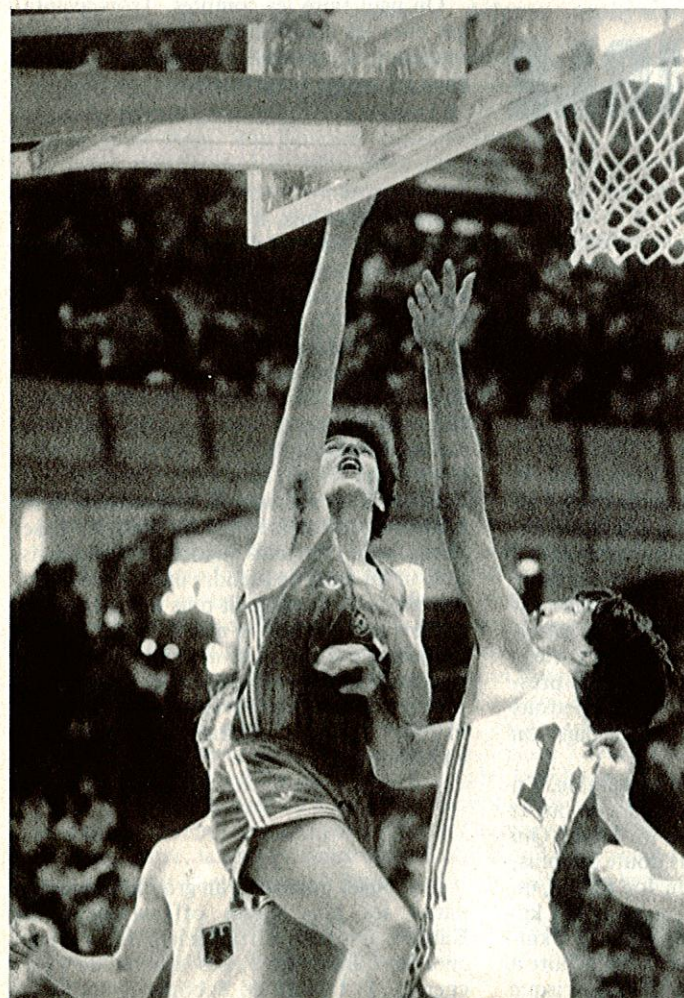
Le Canada est très influencé par son voisin américain. Certains colleges du pays sont intégrés dans le championnat NCAA, alors que plusieurs joueurs canadiens portent le maillot d'universités américaines. Leo Rautins et Stewart Granger ont même réussi à passer pros. Le premier à Philadelphia, le second à Cleveland. Deux gros pertes pour l'équipe nationale, mais, compensation, depuis le Mondial de Cali (le Canada avait terminé 6^e) leurs ex-coéquipiers ont pris de l'assurance. Par exemple les trois pivots, Bill Wennington (2,13 m) qui opère à St-John's, Ron Crevier (2,11 m), drafté au 4^e tour en 83, et surtout Greg Wiltjer (même taille), qui vient d'être choisi au 2^e tour par Chicago à la draft 84 ce qui en fait un favori. Rajoutez des garçons comme Jay Triano (1,90 m), Jerold Kazanowski (2,03 m), Tony Simms (1,96 m) ou encore Danny Meagher (2,02 m) et vous avez en présence une équipe de la valeur d'une bonne université américaine ou, si vous préférez, un outsider pour le podium.

CHINE

Voilà le grand retour de la Chine aux Jeux Olympiques. Avec des ambitions limitées, disons le tout de suite. Une chose est d'obtenir son billet pour L.A. aux dépens du Japon et de la Corée du Sud, une autre de rivaliser avec les grandes nations du basket-ball. Comme on a pu le constater au dernier Tournoi de Coubertin, les Chinois souffrent de leur isolement, leurs schémas tactiques sont démodés et un peu simplistes. Seuls les tireurs à mi-distance ont droit à la parole car les intérieurs ne pèsent pas lourd dans la raquette. En décembre, un seul joueur dépassait 2,01 m, Han Pengshan (2,17 m), il est décédé d'une crise cardiaque depuis. Seule l'Egypte semble à la portée de la Chine.



Christian Welp (RFA)



Drazen Petrovic (Yougoslavie)

EGYPTE

Il fallait un représentant pour l'Afrique. On attendait le Sénégal ou la Côte d'Ivoire. C'était oublier que le championnat d'Afrique avait lieu en Egypte, et que cela représentait pour les joueurs du crû un avantage décisif. Les Egyptiens ont donc obtenu le droit d'aller aux Jeux, mais sans même convaincre sur leur propre continent. Seul le meneur de jeu Medhat Warda se mettant en évidence à Alexandrie. Alors autant dire qu'à Los Angeles l'Egypte n'aura qu'un seul objectif : que les cartons ne soient pas trop importants...

ESPAGNE

Ils ont acquis incontestablement la dimension supérieure depuis 3-4 ans, les Espagnols. Mieux encore cette saison : que l'équipe soit incomplète, et cela ne l'empêche pas de tourner à merveille. On l'a vu au TPO à Bercy. Sans Sibilio, elle s'est qualifiée sans problème. Et encore au récent tournoi de Chieti où elle a battu la Yougoslavie de vingt-quatre points, et fort bien résisté à l'URSS (- 6) et à l'Italie (- 5) alors que Corbalan, Martin et Lopez-Iturriaga, excusez du peu, étaient restés en Espagne. Alors les Espagnols se prennent à rêver de la finale. Et pourquoi pas ? Martin et Romay peuvent désormais tenir le choc face à n'importe quels pivots (sauf les Américains), et San Epifanio, mis sur orbite par Corbalan, est un shooeur d'exception même à l'échelle mondiale.

RFA

Bon, c'est vrai, ils doivent leur présence en Californie au boycott soviétique. Il n'empêche que les Allemands peuvent jouer un rôle très intéressant dans le groupe A. Si leurs arrières ne sont pas de la meilleure veine, avec leur surabondance de double-mètres, ils ont des arguments de choc. Seule l'Italie, voire la Yougoslavie, peuvent rivaliser avec eux sur le plan de la puissance. Comme la France à Orléans, le Brésil et l'Australie devront imposer leur style. Sinon Schrempf et les siens se retrouveront dans le quarté de tête. Ça ne serait pas une surprise pour ceux qui ont vu le Tournoi Pré-Olympique.

URUGUAY

Les Uruguayens n'avaient pas fait grosse impression à Cali. Seulement 11^e. Depuis ils ont récupéré l'un de leurs deux leaders, Horacio Lopez, un pointeur-rebondeur. L'autre homme fort étant Wilfredo Ruiz, un arrière d'1,91 m qui avait réussi 23,7 pts de moyenne au Mondial. Le retour d'Horacio Lopez, sans doute la clé de la réussite de l'Uruguay au Tournoi Pré-Olympique de Sao-Paulo. En devançant Panama, l'Argentine et Porto-Rico, les Uruguayens ont fait sensation. Comme tous les Sud-Américains, ils sont portés sur l'attaque et rechignent à défendre. Ils font preuve aussi d'un sacré tempérament dans les moments difficiles. Semblent à priori du même niveau que les français.

YOUGOSLAVIE

Kicanovic, Cosic, Delibasic, Slavnic et Jerkov sont à la retraite. Seul Drazen Dalipagic, des super-stars des années 70, est fidèle au poste. C'est l'époque de la reconstruction en Yougoslavie, et ce n'est pas facile de rebâtir une équipe sur les cendres d'une formation championne olympique quatre ans plus tôt. Les Yougoslaves sont dans une période de transition, et pas question pour eux de défendre leur titre. Une place dans les quatre premiers, ça serait déjà un fameux exploit. Les 12 Yougos sont soit des doublures de l'époque dorée, soit des jeunes susceptibles de prendre la relève des glorieux anciens, à l'image de Drazen Petrovic qui, militaire cette saison, risque d'être un peu à court de compétition. Le Stade Français et Reims seront plus particulièrement intéressés par la production de Radovanovic et de Zizic.